



HAL
open science

CULTURE RESIDENTIELLE ET SYSTEME D'HABITAT

Daniel Pinson

► **To cite this version:**

Daniel Pinson. CULTURE RESIDENTIELLE ET SYSTEME D'HABITAT. Colloque "L'habitat et la ville au regard des relations interethniques", Grenoble, 26-27 mars 98, Réseau Socio-économie de l'habitat, Mar 1998, Grenoble, France. halshs-01566286

HAL Id: halshs-01566286

<https://shs.hal.science/halshs-01566286v1>

Submitted on 20 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Réseau Socio-économie de l'habitat
Colloque "L'habitat et la ville au regard des relations interethniques",
Grenoble, 26-27 mars 98

Daniel Pinson, Professeur à l'IAR,
Institut d'Aménagement Régional (Université Aix-Marseille III)

CULTURE RESIDENTIELLE ET SYSTEME D'HABITAT

Je vais parler des immigrés du Maghreb dans les HLM des années 60. Plus précisément je vais rendre compte de la confrontation de leur "culture de la maison" avec ce "cadre de vie" que constitue le HLM. Mon propos a par ailleurs, comme interrogation sous-jacente, la pertinence éventuelle du logement adapté...

Pourquoi une étude sur les immigrés en HLM ? D'abord parce que j'ai mené des recherches sur le sujet, mais aussi parce qu'une population immigrée croissante, notamment maghrébine, est venue les occuper (selon les statistiques, près de 43% des ménages dont la personne de référence est d'origine maghrébine y résident).

La question d'un logement adapté mérite donc bien d'être posée, et d'ailleurs certains organismes HLM ne m'ont pas attendu : il existe en effet quelques opérations allant dans ce sens (à Grenoble, à Colomiers, près de Toulouse).

Il est à noter que c'est souvent le rejet de ces familles immigrées par les autres habitants (pour incompatibilité des modes de vie), qui a conduit vers de telles opérations, parfaitement modestes, il faut le dire.

Elles sont peu ébruitées, sans doute parce qu'on ne veut pas les généraliser, mais aussi parce que la solution choisie, celle de maisons individuelles, pourrait être comprise comme une "préférence ethnique" (qui, au plan des aides sociales, divise déjà largement les habitants des cités).

Les HLM, pourtant, ont bien du mal à sortir d'une certaine culture du standard, qui reste marquée par la production des grands ensembles, au moment où se succédaient, dans les années 50-60, crise du logement et plein emploi.

Et si l'on a pris (l'Etat, les HLM, les architectes), en terme de production, ses distances avec ce modèle du grand ensemble, il reste aux

HLM à gérer ce "patrimoine" ; et ce n'est que timidement, depuis quelques années, sous l'effet d'une vacance structurelle évidente, que l'on envisage sérieusement la résorption progressive et partielle (actuellement 5000 logements par an) de cet habitat que je considère pour ma part comme un "habitat d'urgence en béton".

Ce changement de perspective n'est pas sans intéresser la place d'un éventuel habitat adapté. Mais, dans cette perspective de la "reconstruction-démolition", il nous faut regarder au-delà de la seule question du logement des populations d'origine immigrée.

Il me semble en effet qu'il est nécessaire d'inscrire cette question du logement adapté dans une approche plus culturelle qu'ethnique de l'habitat, qui concernerait l'ensemble de la société et non plus seulement les familles d'origine étrangère.

Je veux dire par là que la spécificité liée à une appartenance ethnique, d'ailleurs aujourd'hui plus ou moins lointaine, ne constitue pas une particularité moins légitime que bien d'autres, qui participent de la variété croissante des expressions culturelles du monde moderne et qui se rapportent au genre, aux générations, à des appartenances et des modes de vie divers..., ce que François Dubet appelle, dans un ouvrage récemment paru, les "classes sociales multipliées".

Je vous propose après cette introduction d'examiner le face à face entre la culture inscrite dans le logement et celle du logé.

La culture dominante du logement

Je serai volontairement assez bref, voire caricatural, sur la culture du logeur, et plus précisément cette partie de sa culture (qu'il partage avec les architectes) et qui a trait à la conception du logement :

Le logement social HLM des années 60 est l'endroit où s'exprime avec une évidence manifeste les principes universalistes de notre République. L'homme y est unique, réduit à ses qualités biologiques. La traduction architecturale de son logement est résumée par le concept de "cellule". Il s'agit en fait d'un énorme malentendu : les architectes comprennent le terme "cellule" dans une interprétation scientifique, biochimique ; les habitants dans une acception carcérale.

Et la répétition industrielle des "cellules" est l'expression de cette somme d'égalités face au logement promu par l'Etat-providence (dans le champ très circonscrit du logement des pauvres). L'Etat célèbre alors symboliquement (et cela n'est pas suffisamment souligné comme vecteur de stigmatisation) sa mission généreuse dans la hauteur des tours et la longueur des barres.

Cette "économie-paysage" (cf. Braudel) n'est pas sans faire sens, sans participer à la stigmatisation renforcée de ces quartiers. Cette image

négative colle au logement aidé, tandis que les quartiers anciens sortent de leur insalubrité et que les lotissements pavillonnaires restent plébiscités. Ce que la société a produit plus ou moins "spontanément", l'Etat y a substitué, au nom de l'urgence, des "machines à habiter", symbole d'une modernité accessible à tous.

Il est évident que dans le cadre d'une telle conception (elle n'est pas indifférente à l'adhésion de l'Etat et des HLM aux thèses du Mouvement moderne), la question du logement adapté à la différence des modes de vie n'est pas pertinente.

Elle l'a été au début du siècle (avec la distinction, par exemple, d'un type rural et d'un type urbain), elle le redevient quelquefois dans les expérimentations (mais toujours à la marge). Dès le moment où le standard industriel rime avec l'égalité (en fait une égalité dans l'indigence que l'on réserve au pauvre), la question de ce logement adapté ne vaut plus d'être posée.

En fait l'adaptation n'a véritablement de sens, pour l'Etat, qu'économiquement, pour l'adaptation de ses aides aux ménages "défavorisés".

Dans cette conception de la culture du logement social, l'accès à la norme, définie comme standard minimal, continue de fonder l'accès au progrès et l'égalité face au logement. C'est cependant faire abstraction de la culture nouvelle engendrée par la société moderne : cette culture nouvelle introduit, dans le standard, le choix par la variante : on le constate dans la consommation quotidienne.

C'est donc oublier que sous les assauts de cette nouvelle culture de la consommation, l'architecture de l' "identité", comme je l'appelle, est sérieusement dévalorisée. Elle se prête ainsi aisément au refus des habitants les plus modestes. C'est une des raisons de certains effets de ségrégation et de vacance conjugués.

J'en resterais là dans l'analyse de cette culture et de l'inertie que fait peser la masse des logements dans lesquels elle s'inscrit. Cette inertie capte désespérément l'attention gestionnaire qui s'archarne, sans trop de succès, à assurer une occupation sociale équilibrée de cette fraction déqualifiée techniquement et socialement du parc HLM. Et l'Etat et les HLM ne commencent qu'à envisager sérieusement sa progressive résorption, "reconstruction-démolition" préconisée (sous certaines conditions qu'il serait trop long d'exposer ici), préconisée, donc, par un rapport récent CDC/UNFOHLM.

La culture dominée du logé/logéant

Je vais cerner maintenant la culture du logé et observer comment elle se redéploie dans le logement normatif inspiré par la culture du logement du logeur, telle que je l'ai brièvement décrite plus haut.

En réalité la mise en perspective que j'effectue ne va concerner qu'une culture particulière, celle du Maghreb (elle m'est la plus familière), et je n'abuserai que modérément de cette culture particulière, à laquelle il faudrait ajouter l'observation d'autres cultures, turque, portugaise, vietnamienne ou comorienne...

Cependant s'intéresser à une culture particulière ne veut pas dire s'y enfermer. C'est aussi considérer, dans la perspective d'une société acceptant le "pluralisme culturel", que (comme le dit très justement Alain Touraine) "chaque culture produit des significations de valeurs universelles".

Mon objet est donc ici de comprendre, et de manière qualitative, ethnographique (à la différence des travaux de Michèle Tribalat, qui portent surtout sur des grandes données statistiques et qui dépassent d'ailleurs la question du logement),

- comment une culture résidentielle exogène conserve, en situation d'émigration, une mémoire,

- comment cette mémoire s'inscrit matériellement dans l'espace du logement, en l'adaptant mais aussi en s'adaptant à lui

- comment, ensuite, au contact de "l'espace public", cette culture s'altère et se métisse,

- comment cette culture, réélaborée, se repositionne dans le pays de départ, à travers notamment la maison de retour,

- et finalement (puisque c'était l'interrogation sous-jacente de ce face à face entre culture spécifique et habitat normatif), comment cette mutation culturelle domestique et urbaine remet en cause l'éventuelle pertinence du logement adapté en pays d'accueil.

Je vais donner tout de suite ma réponse : le logement adapté (sous peine de stigmatisation renforcée, d'ailleurs) n'a, à mon avis, de sens que comme variante mineure d'un modèle culturel moyen. Ce dernier n'est sans doute plus national (dans une société dont il faut prendre en compte la dimension européenne, donc plurinationale) et ce modèle est même, plus largement, multiculturel.

L'absence de pertinence du logement ethniquement adapté est d'zê au fait que c'est à ce modèle moyen que se rattache désormais la culture d'habiter en formation des jeunes issus de l'immigration. Cette culture constitue, à mon sens, la traduction particulière de cette rapide intégration (plus culturelle qu'économique, d'ailleurs) constatée par les chercheurs, au niveau des pratiques domestiques.

Ainsi nous sommes donc invités à regarder la culture immigrée, non comme une spécificité ethnique fermée sur elle-même, mais comme une composante culturelle des modes d'habiter parmi d'autres. Ainsi, ce qui est maintenu des pratiques maghrébines peut très bien trouver à s'exprimer dans les variations d'un type moyen (avec comme variante, comme disposition spécifique, par exemple, une grande loggia).

Je vous propose de procéder de la manière suivante :

- je vais d'abord présenter, très brièvement, le modèle de départ, tel qu'on le connaît par des travaux sur l'habitat au Maghreb, et au Maroc en particulier ;

- je m'attarderai ensuite sur la manière dont le modèle de départ s'inscrit dans le cadre hétéronormé qui lui est destiné, au cours d'un processus qui est une double adaptation, adaptation de l'habitat à l'habitant et adaptation de l'habitant à l'habitat ;

- je dirai aussi en quoi ce modèle participe d'une chaîne résidentielle, réactivée par l'aventure migratoire : cette chaîne agit sur la représentation qu'a l'émigré de son logement en France

- enfin, j'essaierai de démontrer comment la dynamique résidentielle se diffracte dans la divergence intergénérationnelle qui s'institue et sépare progressivement les projets des parents de ceux des enfants.

Le modèle de départ (fig. 1)

Je vais parler assez brièvement du modèle de départ :

Il me semble que sa connaissance (maison rurale, maison urbaine) constitue une condition à la compréhension des nouvelles conduites de l'émigré face à la situation inédite qu'il affronte en pays d'arrivée. Certes, les situations de départ sont elles-mêmes d'une grande variété, et, pour certaines, déjà traversées par l'occidentalisation des moeurs qui touche les modes de vie dans les pays en développement, et tout particulièrement en milieu urbain.

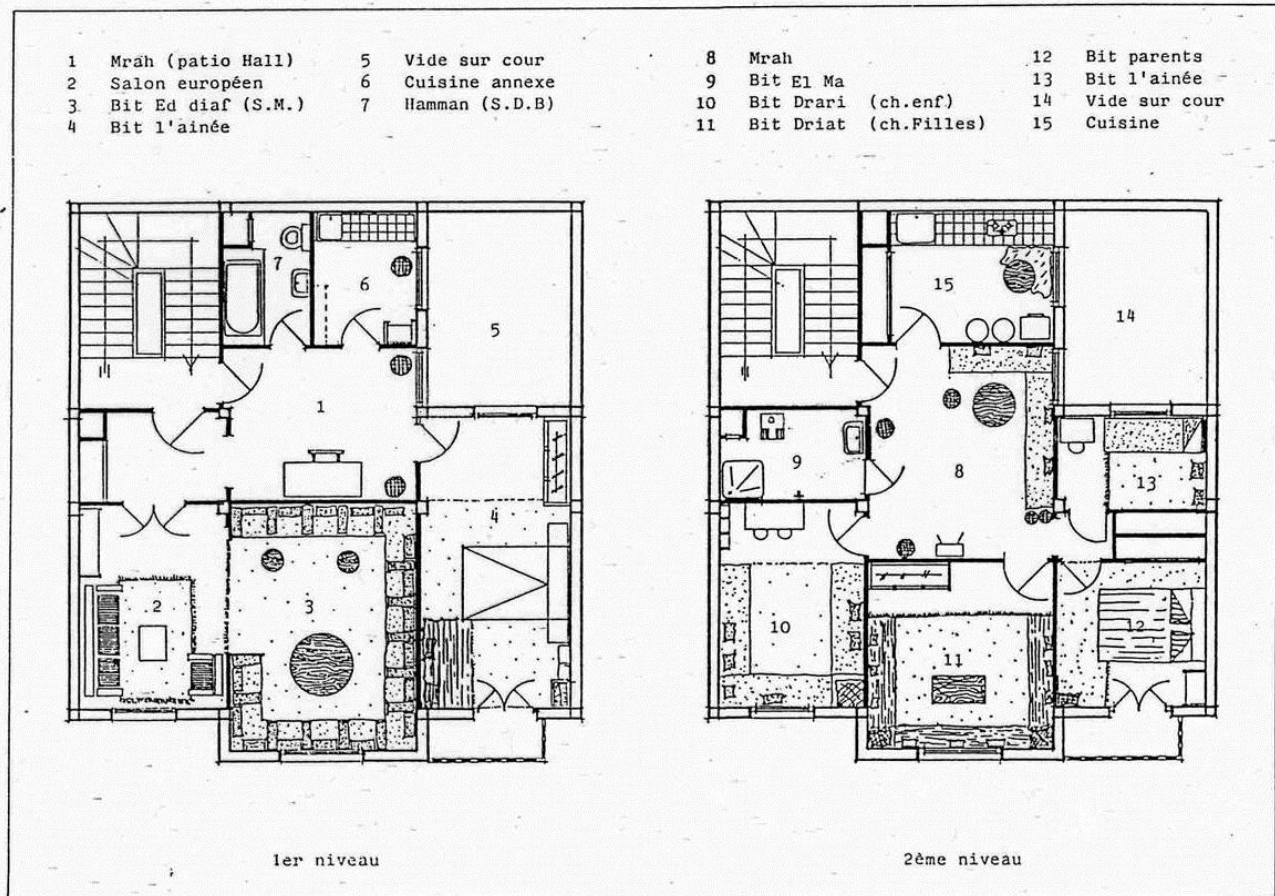
On retiendra de ce modèle de départ plusieurs aspects :

Le 1^{er} aspect - concerne la division sexuée de l'espace urbain :

Au Maroc, la maison fonctionne toujours comme "une citadelle domestique" (Fargues, 1992). Elle oppose l'intérieur sacré, féminin, et l'extérieur hostile, masculin. Si cette opposition s'estompe, elle conserve cependant des expressions qui se concilient avec l'évolution de la vie moderne.

La prise en compte de cette opposition permet de comprendre, par exemple, en particulier, cet *habitus* systématique des hommes, qui consiste à ne pas rester dans la maison, attitude encore jugée indigne d'un homme.

Fig.1 Maison dans un lotissement de Khouribga (relevé de Md Zakrani)



Le 2^e aspect - concerne le redoublement de cette division à l'intérieur même de la maison :

Une autre partition tend en effet à séparer la pièce destinée aux invités des autres pièces, réservées à la famille. Même chez les familles les plus modestes, ce principe tend à fonder l'organisation ou l'utilisation de l'espace.

Cette mise en réserve de la pièce des invités renforce la polyvalence d'autres pièces telles que les chambres d'enfants, qui servent en même temps de pièce familiale.

Un 3^e aspect - réside dans la persistance de l'espace central et de la terrasse :

Là où l'habitant dispose d'une initiative encore assez grande pour orienter la production de son habitation, on remarque la reconstitution du patio. Il s'agit cependant désormais d'un espace couvert, plus intégré au reste de la maison, à l'abri des variations climatiques.

Quant à la terrasse, elle est systématiquement reconduite, y compris dans les lotissements de villas où les règlements prétendent l'interdire. Dans les collectifs, les concepteurs adjoignent souvent à la cuisine un espace de service qui pallie l'absence de terrasse.

Un 4^e aspect - concerne la force symbolique de la grande maison :

On constate ainsi que, même si la décohabitation des jeunes couples constitue une évolution indéniable, elle se fait souvent d'une manière partielle dans la mesure où les familles parentes habitent le même petit immeuble urbain.

Lorsqu'elles le peuvent économiquement, les familles créent effectivement cette grande maison, car elle doit remplir son devoir incontournable d'hospitalité, sans compromettre par ailleurs l'intimité de la famille restreinte.

Enfin 5^e et dernier aspect - on fait le constat d'une puissante dynamique d'autopromotion

Cette part d'initiative comporte, bien plus que l'absence de respect des normes d'habitabilité, bien plus que cette anarchie sans cesse dénoncée par l'administration, une révision des modèles occidentaux imposés par cette administration, leur ajustement aux usages des habitants et leur alignement sur la capacité de financement des mêmes habitants.

Voilà donc ce qu'on peut dire pour l'essentiel du modèle de départ.

Voyons à présent comment est interprété, reformulé ce modèle initial en situation migratoire, et dans l'espace très cadré du logement HLM. (fig. 2)

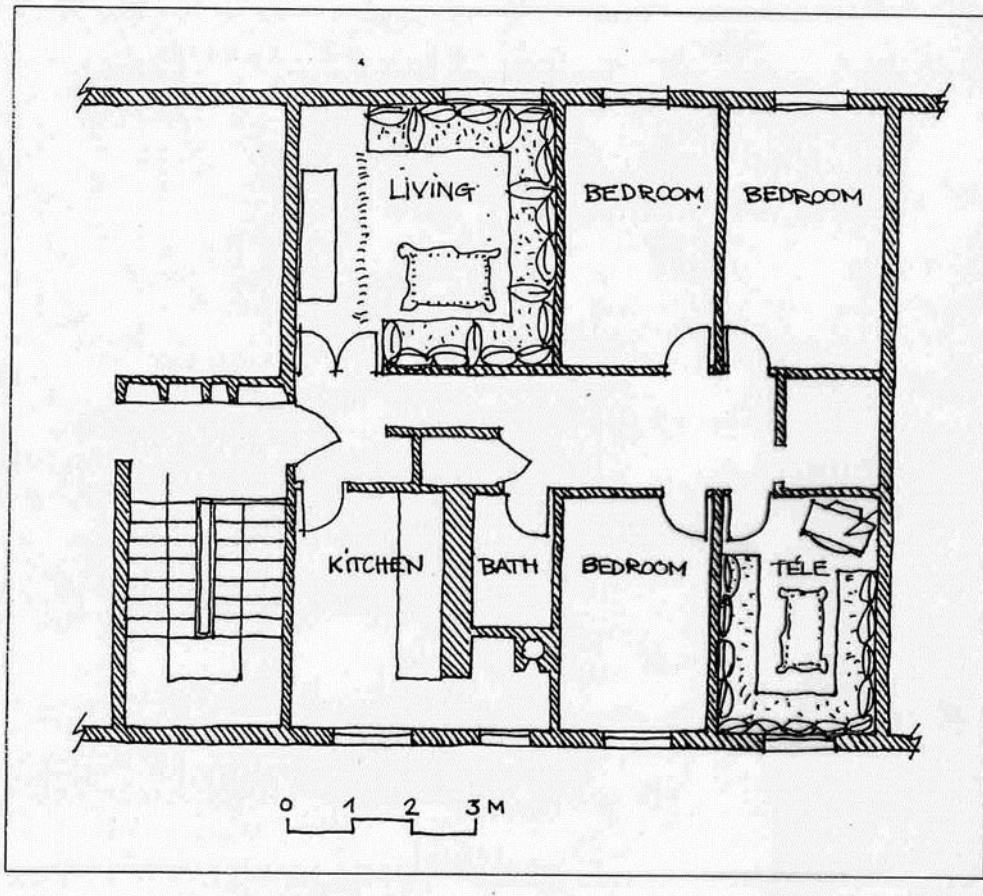
On va voir en particulier comment le logement, en s'ouvrant sur la société, passe d'une fonction de conservatoire à une fonction de laboratoire.

1 - le logement est en effet d'abord un conservatoire culturel (R. Bekkar) :

Le logement fait en quelque sorte office de refuge : la culture initiale se trouve en effet exposée dans un espace public saturé par les valeurs de la vie occidentale.

De ce fait, le sujet maghrébin éprouve le besoin d'un retour sur soi, dont le réceptacle privilégié est le logement. Les objets et le mobilier (banquettes, table basse, tapis, bibelots...) sont ainsi les principaux médiateurs de cette réexpression culturelle, mais aussi les pratiques culinaires...

Fig. 2 Occupation d'un logement HLM de la ZUP de Nantes-Bellevue par une famille marocaine.



La double adaptation (fig. 2)

Mais la réexpression de cette culture domestique s'effectue cependant de manière difficile dans le logement du HLM.

La reconduction des pratiques domestiques initiales se fait cependant dans un double processus : l'adaptation du logement au logé, et celle du logé au logement.

Regardons d'abord l'adaptation du logé au logement

L'habitant doit faire des concessions (celle du contrôle de l'intimité intérieure, celle de l'espace central, celle de la terrasse et de la cour fermée, notamment).

Mais, et là il s'agit de l'adaptation du logement au logé, on observe cependant que la destination des pièces est réaffectée en fonction du modèle de distribution d'origine.

Le séjour devient ainsi pièce de réception, cependant qu'une pièce familiale polyvalente est souvent créée dans une chambre, au plus profond de l'appartement. On y trouve la télévision, des banquettes marocaines, on y prend les repas, et certains des enfants y dorment.

On pourrait faire état de bien d'autres aspects (moins visibles) qui montrent comment les pratiques d'origines sont reconduites dans le logement HLM (cuisson du pain, stockage de la viande préparée rituellement, prise des repas...).

Tout cela contribue donc à faire du logement un conservatoire de la culture domestique d'origine.

Une chaîne résidentielle

Mais ce serait une approche tronquée que de limiter l'étude des pratiques domestiques au seul logement HLM, tel qu'il est approprié par les familles immigrés dans le pays d'émigration.

Ce lieu de vie du moment ne peut en effet être dissocié d'un ensemble plus vaste qui fait système, et dont les éléments interagissent entre eux, à la fois dans la construction des nouveaux usages et dans l'univers mental qu'ils engendrent comme mémoire et comme projet domestiques.

Il faut ainsi considérer le logement HLM entre l'habitat d'origine et la maison de retour. L'un et l'autre déterminent bien des aspects des conduites actuelles dans le HLM (notamment son occupation et le niveau de consommation qui y est développé).

Il est bon, tout d'abord, de rappeler l'une des particularités de l'émigration maghrébine : elle s'effectue dans le contexte d'une relative proximité. De ce fait, l'émigration n'est pas, au départ, un exil ou une diaspora, comme elle peut l'être pour d'autres immigrations (ça pourrait se discuter pour les Algériens aujourd'hui...).

Le logement au pays d'émigration constitue donc une simple étape, celle d'un parcours qui est censé revenir sur lui-même, au lieu d'origine de la tribu, même si la ville aura été préférée au village pour la construction d'une maison de retour.

Cette vision domestique est d'autant plus forte que, dans la conception arabo-berbère de la société, la maison continue, encore souvent, à s'identifier à la famille plus qu'à la construction, à une famille élargie dont le centre est situé dans le pays de départ.

Le lieu de résidence n'est donc pas unique, on peut dire qu'il participe d'un système résidentiel.

Par conséquent, penser la place du logement de l'immigré marocain en France ne peut se faire sans prendre en compte la place qu'occupe dans son univers mental, le pays d'origine et la maison pour le retour.

Cet enchaînement fait surtout sens pour le primo-migrant et il pèse sur sa façon de faire usage du logement en France, de considérer, avec un certain détachement, aussi, cet élément de la chaîne dans l'ensemble de son parcours.

Mais, nous allons le voir, cette façon de penser tend à disparaître chez son descendant...

J'en viens donc maintenant aux bouleversements qui frappent le modèle initial et sont principalement suscités par les jeunes générations.

Elles font du logement un laboratoire, où elles importent des conceptions puisées dans la sphère publique.

Elles les combinent avec des éléments de la culture parentale et contruisent ainsi une autre conception du système résidentiel : sa référence centrale est le logement en France (et non plus la maison de retour), et ce logement est progressivement aligné, dans son appropriation, sur le modèle d'habiter dominant en France.

La divergence intergénérationnelle

- 1^{er} constat : le logement de passage devient logement d'installation:

Aux premiers temps de l'émigration, l'essentiel de l'effort du primo-migrant est tendu vers l'investissement en pays d'accueil, en particulier vers la maison du retour.

Cette dernière est le lieu supposé de l'épanouissement d'une famille dont la construction est aussi l'un des motifs du départ.

Cet investissement sur la maison et la famille pèse sur le niveau de vie en France, en condition célibataire, puis en regroupement familial. Le logement aidé y pourvoit : c'est un bon logement de transition, comme, d'une autre manière, il l'a été pour les classes moyennes qui le quittent après les années 75.

Mais cette étape provisoire, marquée par la sobriété d'équipement du logement HLM, ne tarde pas à se changer en établissement durable, sous la pression des enfants dont les exigences se renforcent avec l'âge. Ils baignent dans l'univers culturel de l'école et de la société de consommation et se démarquent des modèles patriarcaux. Ils adhèrent aux modèles de consommation de leurs petits camarades français et, plus fondamentalement, à celui de la réalisation personnelle, individuelle, qui caractérise les sociétés démocratiques modernes.

Bientôt l'idée de l'installation, fondée sur l'appropriation (le contrôle) du quartier, redoublée par le sentiment d'appartenance au monde moderne démocratique, prend le pas sur le nomadisme qui continue d'organiser encore le séjour au travail du père et les voyages annuels au pays.

Au sein de la famille les projets des jeunes finissent par supplanter celui du père.

2^e constat - Le conservatoire/laboratoire du logement fait diverger les identités

L'identité parentale est plutôt réalisée par la référence à l'espace privé ou le champ des relations privées, qui est maillé par le réseau des relations maintenues avec la famille au pays, mais aussi par celles qui sont entretenues dans les rencontres communautaires au pays d'arrivée.

Ces relations sont structurées par les rituels calendaires des fêtes religieuses ou les rituels protecteurs de la construction familiale (mariages endogamiques, circoncision...).

La maison, au sens de "groupe familial", voire de communauté ethnique ou religieuse (la *Umma*), est le pôle vers lequel converge cette identité parentale. C'est un lieu, sinon sacré, du moins protégé : il renferme des valeurs et des objets menacés d'influences hostiles, potentiellement destructrices de l'entité et de l'unité familiale.

Au plan urbain, les parents essaient de s'entourer de voisinages familiers et tentent des démarches pour rapprocher leur logement de celui d'autres parents ou membres de la communauté. Ils reconstruisent par les marchés et les lieux d'approvisionnement en viande rituellement préparée des territoires "circulatoires" (comme dit Alain Tarrus) ethniquement marqués.

A l'opposé, mais à côté de la famille et de ses valeurs plutôt que contre elle, s'édifie l'identité du jeune, dans le quartier, les relations aux camarades de toutes origines du monde qu'il côtoie au quotidien.

Ce jeune vit avec eux les aventures de frères célèbres et lointains (vedettes auxquelles il s'identifie), et de ceux, plus proches, que guette une gloire accessible (je pense à tous ces champions de quartiers, à l'avenir plein de ces promesses). L'accès de certains à des fonctions sociales d'animation ne fait pas trop désespérer une majorité de l'échec scolaire ou de la discrimination dans l'accès au travail.

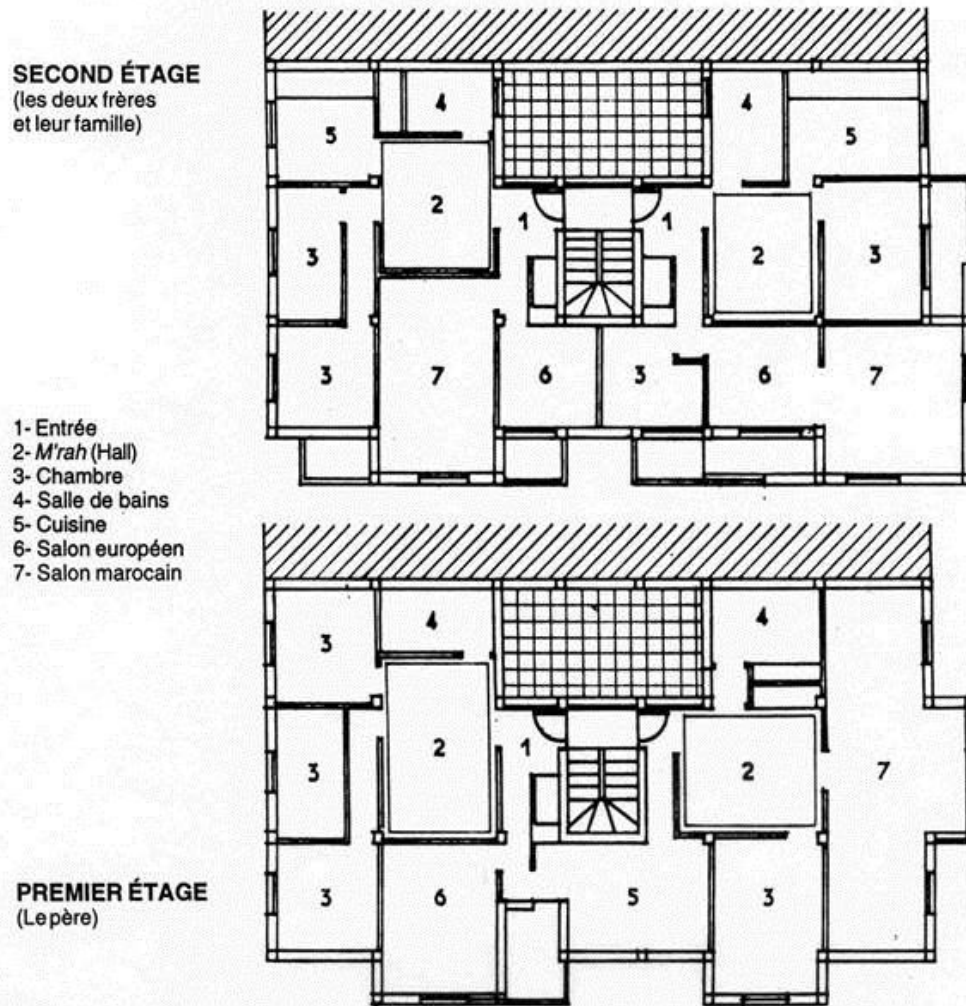
Les garçons sont souvent, pour leur part, dans une logique de conquête et de défense de leur quartier (pour des raisons plus ou moins bonnes), et restent aussi dans une logique patriarcale de surveillance de leurs soeurs, qui, elles, au contraire, supportent mal ce contrôle (redoublé par certaines mères) et aspirent à la dispersion des logements.

Filles et garçons introduisent les représentations de ce monde extérieur dans le logement on voit ainsi les chambres s'individualiser, leurs murs se couvrir de posters célébrant la modernité -4x4 Santana-, la chaîne HI-FI tenir bonne place dans le salon, le menu MC Do avoir raison du tagine...)

Voilà quelques évolutions dans les appropriations domestiques et urbaines qui marquent la réélaboration des identités.

- 3^e constat : il concerne le changement de statut de la maison de retour : elle devient résidence secondaire (fig. 3) :

Fig. 3 : Maison construite à Kenitra par un immigré marocain pour son retour au Maroc (Dessin Belkasmî-Pinson)



Cette maison de retour au Maroc (plus du tiers des pères l'ont construite ou sont en train de la construire) risque de ne pas voir le retour définitif de son propriétaire. Car les hésitations ont gagné l'initiateur de l'émigration, en même temps que l'assailent les résistances de ses propres enfants.

On peut rappeler qu'au départ la maison de retour est marquée par l'ampleur du don qu'elle constituait à l'égard de la famille (le paiement d'une dette, d'un abandon). Des membres restés au pays l'occupent, après s'en être occupés. La partie réservée à celui qui a nourri cette maison de ses

économies est souvent somptuaire dans ses volumes et sa décoration, ses références à la tradition artisanale.

Son luxe relatif est à la mesure du prestige qu'a acquis son propriétaire en réussissant sa migration et en même temps à la mesure de ce gage de fidélité à la famille dont il veut donner la preuve, en inscrivant encore plus de marocanité dans la matière architecturale.

Le fils, pour sa part, est à cent lieues de ce sentiment de dette éprouvé par son père. Son projet à lui s'apparente à ceux que diffuse la société dans laquelle il a grandi. La grande maison de retour devient alors une sorte de résidence secondaire, à l'image de celle que caressent les classes moyennes en France.

Et lorsque le jeune se charge des travaux de construction, cette maison représente pour lui une sorte de démarcation valorisante vis à vis de ses camarades de la ZUP.

Il trouve là une possibilité d'identification imparfaite aux classes moyennes. Elle est une compensation aux incertitudes d'une vie troublée par les discriminations raciales, mais par ailleurs résolument inscrite dans les valeurs de la démocratie occidentale.

Voici donc, résumés, quelques termes d'un bouleversement qui manifeste une tendance générale et originale d'intégration des jeunes d'origine immigrée marocaine.

Ces évolutions me semblent illustrer la place progressivement banalisée, assez conventionnelle, que prennent les pratiques et les représentations du logement urbain telle qu'il est vécu par ces jeunes, même si ces évolutions restent traversées par certains traits de métissages.

Conclusion

Alors quelles conclusions tirer de ce passage du conservatoire au laboratoire ? Je vais me faire l'avocat d'une approche qualitative et multiculturelle de l'offre d'habitat

L'installation durable de bien des immigrations, et tout particulièrement celles du Maghreb, rend caduques, à mon avis, les hypothèses d'habitat de transition telles que les cités spécialisées d'immigrés célibataires (ici tout le monde est à peu près d'accord), et ne rend pas plus pertinente la réalisation d'un habitat familial adapté, fondé sur un type de référence connoté ethniquement.

Il s'avère que cette hypothèse du logement adapté n'a en fait qu'une portée restreinte, qui concernerait au plus les primo-migrants et la période d'acculturation difficile qui caractérise le temps de leur arrivée (voire certaines populations dont l'acculturation est plus lente, comme les Turcs).

En réalité le conservatoire domestique (qu'est au départ le logement HLM, approprié en conformité avec certains traits de la culture d'origine),

doit rapidement se plier aux valeurs culturelles modernes diverses, quotidiennes et plus fondamentales, qu'y font pénétrer les jeunes générations, formées dans les interactions de la sphère publique : écoles, quartier et institutions de quartier, centre-ville...

Il faut se méfier d'une configuration ethnique du logement, qui enfermerait ces populations dans un modèle dépassé, et que pourrait nous inspirer par ailleurs la référence à des situations anglo-saxonnes.

L'insularité ou la clôture ethnique répondait à l'existence des sociétés fermées d'autrefois, mais elle constitue aujourd'hui, dans nos sociétés interpénétrées, une illusion, tant ethnique qu'ethnologique, contre laquelle Marc Augé nous met bien en garde.

Cette clôture ne peut, aujourd'hui, que constituer une réaction de défense désespérée contre la discrimination raciale dont sont victimes certaines catégories intégrées culturellement, mais défavorisées économiquement et stigmatisées pour "délit de faciès".

Il ne s'agit pas, pour autant, de nier l'existence de conduites marquée par une origine ethnique, conduites conscientes ou inconscientes, au nom d'un universalisme finalement très ethnocentré.

Il serait à mon sens plus pertinent de qualifier ces marques ethniques, recomposées dans les identités modernes elles-mêmes réélaborées, de traits culturels particuliers, hybrides. En ce sens, ils participent aujourd'hui d'un multiculturalisme qui marque de son empreinte de multiples dimensions de la vie moderne (notamment sur le plan du sport et des arts du spectacle).

La question du logement doit être traitée elle aussi dans cette optique, celle d'une offre suffisamment vaste et attentive à la diversité des modes de vie, avec ce qu'elle intègre d'éléments de tradition et de modernité, pour répondre à l'ampleur des métissages multiculturels existants.